

été ainsi : tandis que vos yeux vous auraient permis de le voir, la rondeur de l'Océan vous cachait déjà le pont, et les voiles disparaissaient les dernières.

Voyager un peu sur mer, vous verrez à tout moment, dans le lointain, vous apercevez le bout d'un mât, puis une voile, puis un navire. Si la terre n'était pas ronde, vous apercevriez d'abord le navire, qui est plus visible. Mais l'Océan, ce n'est pas la terre, me dites-vous ?

Nous verrons cela au prochain entretien.

ALBERT.

Un Gascon disait un jour à Narbonne, chez une personne de sa connaissance. Lorsqu'on en fut au dessert, on servit un grand fromage de Roquefort.

— *Où l'entamerai-je ?* demanda le Gascon.

— *Où vous voudrez,* reprit le maître de la maison.

— *Là-dessus, le Gascon appelant un des domestiques qui servaient à table ;* "Portez, dit-il, ce fromage chez moi, je l'entamerai à la maison."

Voici une recette pour faire le miel artificiellement.

Faites fondre 10 livres de sucre brut dans 4 litres d'eau, et ajoutez 10 gouttes d'essence de menthe et 10 grains de crème de tartre. Il est bon de commencer par faire fondre le sucre sur un feu doux avec un peu d'eau, d'écumer le sirop, et d'ajouter ensuite la crème de tartre, préalablement dissoute dans un peu d'eau ; on fait bouillir le tout, et c'est seulement après avoir laissé refroidir quelques instants, qu'on verse l'essence de menthe. Agitez l'ensemble, et laissez reposer. On peut à peine trouver une différence de goût entre le miel artificiel et le miel naturel, et pour décevoir le palais le plus fin, il suffit d'ajouter, avant de faire bouillir, une petite quantité de miel vrai, 3 livres par exemple pour 14 livres de miel composé.

Dans le Texas et le Nouveau-Mexique on trouve des fourmis à miel. Ce miel constitue la nourriture de la fourmillière. Les habitants recherchent ce miel, non-seulement à titre de substance alimentaire, mais comme un médicament.

LES DEUX VIEILLESSES.

Lorsque je vois passer des vieillards, je m'arrête ;
L'âge, du même poids ne courbe pas leur tête ;
Je ne reconnais pas sur ces fronts blanchissants
L'auguste égalité, la majesté des ans :
Mais Dieu n'est pas coupable, et la mère nature
Ne nous dispense pas ses dons à l'aventure ;
L'ordre règne partout ; la beauté du vieillard,
Faité d'âme et d'esprit, ne tient pas au hasard.
Et dès qu'il peut penser, et qu'il devient son maître,
L'homme prépare en lui le vieillard qu'il doit être.
Cet homme que voilà, plus décrépité que vieux,
A l'œil glauque, au front bas, ce fut un envieux.
A tout ce qui grandit il jeta son outrage,
Il vécut courroucé, lugubre, maléfaisant,
Et tout son fiel lui monte au visage à présent.
Et cet autre vieillard dont la figure mate
Sous le fard cache en vain quelque profond stigmaté,
A la démarche oblique, au regard incertain,
Au sourire hébété, ce fut un libertin.
Il aimait le plaisir, mais son âme avilie
Ne connut du plaisir que l'ivresse et la lie.
Eh bien ! ce lovelace, aux succès insultants,
Voyez ce qu'en on fait la débauche et le temps.
Tombé sur cette pente, où le plus ferme glisse,
Du plaisir au désordre et du désordre au vice.
Ah ! pour nous consoler, paraissez à nos yeux,
Vieillards doux, bienveillants, calmes, chastes,
[joyeux,

Venez donc prendre place au cercle de famille,
Penchez vers nous vos fronts où la justice brille,
De vos dons d'autrefois rien ne vous est ôté ;
Qui garde la vertu ne perd pas la beauté !
L'âge ne détruit pas la grâce ; il la couronne ;
Et la ride s'efface où la bonté rayonne.
Ce vieillard souriant à son rêve accompli,
Dans son passé n'a rien qu'il condamne à l'oubli.

La mort dont chaque pas doucement le rapproche,
Le trouve sans terreur ainsi que sans reproche :
Il la regarde ému, mais confiant et fort.
Ce n'est pas le naufrage, à ses yeux, c'est le port.

L'utilité de l'usage de la glace pendant les chaleurs de l'été fera apprécier un moyen peu coûteux de construire soi-même de petites glaciers.

Dans une cave très-fraîche, on creuse un trou de dimension variable, suivant la quantité de glace qu'il s'agit de conserver. Au fond de ce trou, on en perce un autre, d'un diamètre plus petit, et dont le bord va en pente douce jusqu'à la base du grand. On remplit de cailloux et de sable cette sorte de petit puits, dont la profondeur sera d'autant plus grande que le sol sera moins absorbant.

Toute la circonférence du grand trou est garnie de planches maintenues le long des parois avec quelques cercles, afin d'empêcher l'éboulement des terres. On garnit alors le fond et tout le pourtour de ce réservoir avec de la longue paille de seigle, posée verticalement, l'épi en bas, retenue sur une des planches par un nombre suffisant de cercle en bois.

La glace est alors fortement tassée dans l'intérieur de cette glacière, que l'on recouvre d'un énorme tampon de foin, renfermé dans une toile d'emballage. On pose au-dessus un couvercle de bois, sur lequel on ajoute une litère de menue paille.

On conserve également fort bien la glace, en la comprimant dans des moules et la laissant dans un endroit frais, après l'avoir couverte de paille et de sciure de bois.

La vie chrétienne est un devoir, et des exemples admirables se trouvent dans toutes les conditions et dans toutes les classes de la société. Mais ne semble-t-il pas que la prédilection qui a porté le Sauveur du monde à choisir pour demeure sur la terre l'atelier d'un ouvrier, doit faire descendre du ciel une bénédiction toute spéciale sur le labeur honnête et persévérant du jeune apprenti qui se prépare à faire vivre sa famille du travail de ses mains.

Les types du pieux et jeune ouvrier sont nombreux dans la société chrétienne. L'école, le cercle, l'union sont appelés à préparer de fortes générations ; il suffit quelquefois d'un seul enfant pieux pour rendre à toute une famille ou à un atelier la vie de l'âme : les modèles ne manquent pas dans la vie des saints ; or la sainteté est possible et obligatoire pour tous : elle ne consiste pas dans des actes merveilleux et surnaturels, c'est une application constante aux plus petits aussi bien qu'aux plus sérieux devoirs.

AUX APPRENTIS.

DU CHOIX DE L'ÉTAT, ET COMBIEN IL IMPORTE AU BONHEUR, AU SALUT DE L'APPRENTI.

Un autre conseil, très-important aussi : méfie-toi des états de luxe et de fantaisie ; cela brille, mais au fond cela ne vaut pas cher ; les chômages et les mortes-saisons arrivent à tout propos ; souvent même ces industries-là tombent tout à fait. Choisis un état sérieux, un état utile : menuisier, par exemple, ou cordonnier, ou ferblantier, ou sellier, un état enfin qui va toujours. C'est le cas où jamais de préférer l'utile à l'agréable, et de mettre la vanité dans sa poche. L'expérience montre que ces bons et modestes états préparent seuls à l'ouvrier un solide avenir.

Quel que soit l'état, quelle que soit la maison que tu choisisses, prie et supplie tes parents qui concluront l'affaire, d'exiger de la manière la plus expresse la liberté entière de tes dimanches. Sous prétexte de faire ranger l'atelier le dimanche matin, quantité de patrons gardent leurs apprentis toute la matinée ; et si, dans les grandes villes, où il y a des messes tardives, les pauvres enfants peuvent encore à la rigueur assister

à la Messe, ils se trouvent du moins dans l'impossibilité de s'approcher des sacrements, qui leur sont indispensables pour la conservation de leurs mœurs et de leurs habitudes chrétiennes.

Il faut stipuler la liberté dès le samedi soir, et jusqu'au lundi matin ; sans cela, les patrons trouveront toujours un prétexte ou un autre pour retenir leurs apprentis. Cette condition, on l'obtient quand on le veut tout de bon, et quand, d'autre part, l'apprenti est un si bon petit travailleur que le patron tient à lui.

En général, il vaut infiniment mieux être logé et nourri chez ses parents que chez le patron : outre que les parents, même pauvres, ne marchandent pas à leur enfant la nourriture, l'air et le repos, l'apprenti évite toutes sortes de dangers, principalement au point de vue des mœurs. Il est très-rare, surtout dans les maisons où il y a plusieurs apprentis couchés et nourris, qu'un pauvre enfant ne soit pas bientôt perdu, corrompu jusqu'à la moelle des os.

Que si on voulait te forcer la main pour te faire embrasser un état où ta conscience courrait des dangers évidents, un état qui t'empêcherait d'aller à la Messe le dimanche et de remplir tes autres devoirs religieux, résiste tant que tu peux, résiste même à tes parents.

Ils n'ont pas le droit d'exposer ainsi ton âme, ton salut éternel. Ce ne serait plus l'exercice, ce serait l'abus de l'autorité paternelle. Ce serait le cas de répéter et de pratiquer la grande maxime des Apôtres, à qui les Juifs voulaient arracher la promesse de ne plus prêcher et servir JÉSUS-CHRIST : " *Il faut obéir à DIEU plutôt qu'aux hommes.* "

Tes parents, tes maîtres, quels qu'ils soient, n'ont droit à être obéis qu'à la condition de ne rien demander qui soit contraire à la volonté de DIEU. Or, la volonté de DIEU est évidemment que tu puisses continuer toujours à remplir tous tes devoirs de chrétien.

Ne choisis donc pas à la légère l'état qui doit te faire gagner ta vie en ce monde. Subordonne tes goûts, ou plutôt tes caprices d'enfant aux intérêts de ta conscience. Aie sur ce point une fermeté d'homme. Je le répète, il y va de ton bonheur, de ton salut.

SÉGUR.

RECETTES.

Crème blanche.—Quatre blancs d'œufs battus en neige ; lorsqu'ils seront bien battus, mettez deux dessus de crème dedans ; faites bouillir un peu plus d'une chopine de lait avec de la cannelle, muscade et sucre blanc ; coulez cela, et mettez-le peu à peu dans vos blancs d'œufs, jusqu'à ce que le tout y soit ; vous remettez ensuite le tout dans votre poêle bien nette, et le tenez sur un trépied avec un peu de braise dessous, pendant quelques minutes, toujours brassant sur le même côté ; quand elle est prise, videz votre plat.

Crème jaune.—Faites bouillir une pinte de lait, avec cannelle et muscade, battez douze jaunes d'œufs avec des amandes amères bien pilées et un peu de crème douce ; quand le lait bout, retirez-le, et brassez les jaunes d'œufs dans la cassorole, toujours du même côté, et sur un peu de cendre rouge jusqu'à ce que ça épaisse ; ensuite retirez et mettez dans des verres à crème, râpez de la muscade dessus.

La scène se passe dans un bal, chez un riche bourgeois à la cheminée, un danseur étouffe un baillement.

—Vous vous ennuyez, monsieur ? demanda un voisin.

—Oui, monsieur, et vous ?

—Moi de même.

—Alors, si nous nous en allions...

—Je ne peux pas moi, je suis le maître de la maison.